

## MES DÉBUTS

---

Je n'ai pas de souvenirs de ma toute petite enfance. Le plus loin dont je me souviens, c'est à l'âge de 6 ans. Avant, rien ! J'ai les photos que ma mère me montre, bien sûr, et ce qu'elle me raconte. Elle m'a dit que, jusqu'à mes 3 ans, j'étais tout le temps avec elle, je ne la lâchais jamais, je m'agrippais à ses cheveux et je ne voulais jamais quitter ses bras. Ensuite, c'est mon père que j'ai collé. Je le suivais partout, je faisais tous les échauffements avec lui sur le terrain de basket. J'ai touché mon premier ballon à 3 ans. Il était bien plus gros que moi, mais il paraît que j'essayais quand même de dribbler ! Je n'en ai aucun souvenir. Juste ce que l'on m'a raconté. Mais ce sont de belles histoires aussi.

En fait, la première image nette, mon premier

souvenir, c'est à l'école primaire, au CP exactement. J'ai 6 ans, je suis dans la cour de l'école, en train de jouer au basket pendant la récré. Tout à coup, une grosse fille me tombe sur la jambe et me la plie en deux ! Je suis resté à quatre pattes sans pouvoir me relever. Le prof est venu m'engueuler dans la cour : « Allez, lève-toi ! » Moi, je pleurais, je lui disais que je ne pouvais pas et il ne me croyait pas. Je suis rentré à la maison comme j'ai pu pour que, finalement, on m'emmène à l'hôpital. J'avais la jambe cassée, le tibia fracturé.

De cette histoire, qui est finalement la première de ma vie, l'autre image que j'ai gardée, c'est quand on m'a enlevé le plâtre. Ma jambe était toute maigre par rapport à l'autre et je me suis effondré en larmes, en disant à ma mère que je ne pourrai plus jamais marcher comme avant.

Je n'ai pas de souvenirs de la famille Parker réunie. Je sais seulement que ça n'allait plus très bien entre mes parents. Ils ont divorcé quand j'avais 5, 6 ans. On était à Gravelines. J'ai l'image de ma mère terriblement triste parce qu'en plus, son père venait de décéder. Je ne l'avais vu qu'une fois, mon grand-père, je ne m'en souviens pas.

Quand je raconte tout cela, en fait, je me rends

compte que toutes ces péripéties de l'enfance ne m'ont jamais réellement affecté. Je ne me souviens pas que cela m'ait fait mal au cœur. Je me suis sans doute dit : « C'est la vie ! » Je pense que, dès ces instants-là, j'ai adopté cette attitude d'être super positif. Selon les problèmes, les hauts et les bas qui vont jalonner ma vie, j'ai toujours cherché le pourquoi, la raison pour laquelle cela arrivait. Quand j'entendais mes parents s'engueuler, je me disais que cela ne servait à rien qu'ils restent ensemble. Quand ils se sont séparés, ils ont été directs : ils nous ont dit qu'ils ne s'entendaient plus, qu'ils s'engueulaient tout le temps et que c'était mieux ainsi ; mais aussi qu'ils nous aimaient et qu'ils allaient tout faire pour que l'on soit heureux. Et c'est ce qu'ils ont fait. Moi, je n'ai jamais eu l'impression que mes parents étaient divorcés. Ils l'étaient, oui, parce qu'ils ne vivaient plus ensemble, ils ne dormaient plus ensemble. Mais ils étaient tout le temps là. À tous mes événements sportifs, tous mes matches, à chaque fois qu'il y avait un grand truc, ils étaient là, tous les deux. Je n'ai jamais eu de moments de nostalgie, de coups de spleen parce que mes parents n'étaient plus ensemble. De toute façon, je n'ai

aucun souvenir de mes parents en train de s'embrasser. J'ai dû le voir quand j'avais 2, 3 ans, mais je n'en ai aucun souvenir. Et c'est finalement assez étrange qu'en grandissant comme ça, j'ai quand même voulu me marier. Ça ne m'a pas affecté.

### **Fécamp, là où tout a commencé**

Je suis né à Bruges, en Belgique, parce que mon père jouait au basket là-bas à l'époque, mais je n'y suis resté que trois semaines, car il a ensuite signé à Denain, près de Valenciennes. Ma mère est néerlandaise, avec un passeport américain. Mon père est américain. Quand mes parents divorcent, ma mère a des problèmes de papiers, elle n'arrive pas à obtenir de visa de travail et elle ne peut donc pas nous garder. Mon père, lui, en a un, grâce à son contrat avec le club de basket. Au début de leur séparation, avec mes frères, on ira donc vivre avec mon père à Dieppe. Cela a été difficile pour ma mère. Mais elle n'était pas loin, elle vivait à Fécamp et venait nous voir pendant les vacances scolaires. Ensuite, quand elle s'est remariée, on a pu la voir plus souvent. Quand j'ai eu 9 ans, mon père est

retourné un an aux États-Unis pour essayer de trouver un job. Après avoir un temps envisagé que nous partions, mes frères et moi, avec lui, nous sommes finalement restés avec notre mère. C'est comme ça que je suis arrivé à Fécamp.

J'aurais très bien pu ne jamais vivre en France et donc ne jamais avoir la nationalité française, ni jouer en équipe de France ! À cette époque, j'étais encore américain. C'est à 14 ans que je vais devenir français, quand je suis appelé en équipe de France Cadets. Lucien Legrand, le coach, Yvan Mainini, le président de la Fédération française et Jean-Pierre De Vincenzi, le DTN, vont s'occuper de toutes les formalités pour que j'obtienne le passeport et que je puisse jouer l'Euro Cadets en 1997.

J'avais 9 ans quand j'ai pris ma première licence de basket. Avant cela, je jouais au foot et j'avais fait du VTT. J'aimais bien ça, le vélo, ma mère m'avait inscrit à Gravelines. Le foot, c'était à 7, 8 ans, à Dieppe. J'avais adoré la Coupe du monde 1990 à la télé, Toto Schillaci avec l'Italie. Je ne sais pas pourquoi ce joueur m'a marqué à ce point. Et puis je découvre les finales NBA ! Michael Jordan, Magic Johnson... Mon père joue au basket, donc j'y ai toujours joué plus ou moins. Mais à partir

du moment où je vois les finales 1991 Bulls-Lakers à la télé, ça change tout. Ce sont mes premières images. Je décide aussitôt de m'inscrire au basket. Derrière, en 1992, c'est les JO à Barcelone, la Dream Team, la NBA qui explose en France et là, c'est parti.

À Fécamp, j'ai plein de bons souvenirs, dans la maison, rue d'Arquais. Ma mère a vécu un an avec nous, puis mon père est revenu des États-Unis, il nous a repris tout en gardant la même maison, ma mère s'en allant vivre avec son deuxième mari. À l'époque, on faisait de la voile sur le lac de la Ballastière, ma mère nous emmenait en pique-nique, on faisait les musées, les sorties dans la nature avec elle, en 2 CV, avec notre chien, un saint-bernard, qui prenait toute la place dans le coffre ! Ma mère avait un côté bohème, c'était un peu l'aventure avec elle. Avec mon père, c'était plus cadré. C'était le basket, les entraînements, les matches. Lui aussi jouait à Fécamp à l'époque. Dans cette maison, ce sont de bons moments, des soirées jeux vidéo avec mes frères, TJ qui a deux ans de moins que moi et Pierre, le « petit » qui a quatre ans de moins que moi. Nous sommes très proches. Mon père travaillait beaucoup, je devais

souvent les garder. On se cuisinait nos petits trucs. Oh, ce n'était rien d'élaboré bien sûr, des trucs simples, des spaghettis à la bolognaise, des œufs, du poisson pané... Et puis, le week-end, on avait notre petit plaisir : la pizzeria Chez Momo, qui n'existe plus aujourd'hui, en face de la maison. On adorait cela avec mes frères, c'était un peu notre sortie. La quatre-fromages avec l'œuf au milieu, notre préférée ! On s'amusait bien. Il y avait les tournois de foot sur le sable, l'été, où on se prenait pour des Brésiliens. Il y avait la bouée banane sur l'eau, on allait se baigner même s'il faisait froid. J'ai toujours aimé l'eau, j'ai toujours pensé que j'étais un petit poisson. On pouvait y rester des heures avec mes frères. Mais avant de partir à la plage, on avait notre petit rituel. On regardait systématiquement s'il y avait du vent et de quelle couleur était le drapeau. Et tant qu'il n'était pas rouge, on ne voulait pas y aller ! Mais dès qu'il était rouge, on fonçait, en se disant qu'il y aurait du vent et des grosses vagues ! On mettait nos chaussures à cause des galets et on allait se baigner. De la maison, on marchait vingt minutes, c'était une bonne sortie, on traversait toute la ville. C'était sympa. Ce sont les premiers moments de mon enfance,

j'aurai toujours un lien particulier avec cette ville. Fécamp, c'est ma première licence, c'est là où j'ai commencé le basket. C'est là où tout a commencé.

### **Ma première défaite douloureuse**

Quand j'ai eu 10 ou 11 ans, on est parti pour Rouen parce que mon père avait un nouveau job, à la mairie. Il bossait au service des sports, initiait les jeunes au basket dans les quartiers difficiles. Là aussi, on a vécu des super bons moments. Surtout, c'est là-bas que j'ai vraiment commencé le basket sérieusement. À Déville-lès-Rouen, la première année, puis Mont-Saint-Aignan la deuxième, en championnat de France Minimes. Ce sont mes premiers vrais gros matches, mes premières vraies compètes. C'est là que le basket commence à prendre toute la place. Ensuite, quand j'intègre l'équipe de France Cadets, puis l'INSEP, c'est un peu comme si je commençais ma vie de basketteur professionnel. Tout va aller très vite.

À Rouen, un de mes copains et coéquipiers à l'époque, Lionel Rougier, avait un sous-sol chez lui d'une quinzaine de mètres carrés. Il avait un



panier, pas trop haut, idéal pour que l'on puisse dunker. Tu ne pouvais faire que des deux-contre-deux, trois-contre-trois à la limite, mais pas plus. Dans ce sous-sol, tous les week-ends, on jouait des heures et des heures. On faisait notre match en club et derrière, on allait jouer chez lui tellement on aimait ça ! On jouait jusqu'à avoir mal partout, jusqu'à n'en plus pouvoir.

De cette période, je garde toujours un souvenir très douloureux, celui de la défaite en finale du championnat de France Minimes avec Mont-Saint-Aignan. On aurait dû gagner, on avait la meilleure équipe. C'était la première fois que je perdais quelque chose et c'était aussi ma première chance de gagner quelque chose en club. J'avais déjà reçu des distinctions individuelles, avec la sélection de Haute-Normandie notamment, mais déjà, à l'époque, je sentais que rien ne valait un titre collectif. En demi-finale, on joue l'ASVEL et on gagne de cinq points. C'était la finale avant l'heure. On se dit que c'est bon, qu'on va être champions. En finale, Montpellier nous fait quarante minutes de zone, en minimes ! On perd de deux points. J'ai le tir de la gagne, à trois points, et je le loupe. Ça m'est resté en travers de la gorge

pendant longtemps. Ce qui m'avait marqué le plus, c'était la tristesse de mes copains et coéquipiers, Alexis Rambur, Lionel Rougier, Gaëtan Muller. Nous étions jeunes, mais j'étais un peu le leader de l'équipe, celui qui était censé amener l'équipe *to the promise land* comme on dit en anglais. C'était dur à encaisser. Même à 13 ans, je le prenais très à cœur. En plus, cette saison-là, on perd en demi-finale du championnat d'Europe Cadets contre la Russie quelques semaines après, avec l'équipe de France. Là, je me dis que je suis maudit. J'étais terriblement triste.

Aujourd'hui, je pense que tu es sans doute obligé d'en passer par là. Ces entailles, ces défaites font très mal quand tu es jeune, mais je suis intimement persuadé que c'est ce qui m'a donné la motivation, ensuite, pour vouloir gagner et dominer avec ma génération. Ces expériences m'ont nourri et c'est aussi pour ça que le titre de champion d'Europe Juniors en 2000 est aussi spécial pour moi. C'est la première fois que j'ai gagné quelque chose et c'était déjà tellement important pour moi de gagner. Déjà, le basket rythmait ma vie.

## **Sur les murs de ma chambre, il n'y a que Jordan**

À la maison, avec mon père, c'était très, très strict. Il nous a inculqué la discipline. Si on faisait des bêtises, c'était tout de suite la ceinture ou la chaussure. Je me souviens d'un jour en particulier. Mon père partait travailler. Dans le salon, il y avait un trophée qui représentait un joueur en train de shooter. Mon père nous avait bien prévenus : « Je ne veux pas que vous jouiez au basket dans le salon ! » On avait un petit panier, collé au mur, au-dessus de la porte du salon. Et évidemment, avec mes frères, on s'est mis à jouer une fois qu'il était parti ! Et puis, l'un de nous a loupé un tir. La balle a rebondi directement sur le trophée. Il est tombé par terre, décapité ! Tu avais le joueur en train de shooter, mais il n'avait plus de tête ! Avec mes frères, on s'est regardés : « Là, on va se faire tuer ! » Le soir, quand il est rentré, notre père n'était pas content. Pas content du tout. Il nous a baissé le froc et on a pris une correction ! C'était sa façon à lui de nous discipliner. Trois garçons à la maison, ce n'était pas simple. Après, en tout cas, on faisait moins les malins.

Avec ma mère, c'était plus freestyle. Elle nous voyait moins souvent aussi, elle avait envie d'en profiter. Mon père, lui, nous avait tous les jours, il était sévère avec l'école aussi. Même si l'on s'est très vite orientés vers le sport, il voulait quand même que l'on soit sérieux à l'école. À la maison, mon père parlait en anglais et je lui répondais en français. Il y avait toujours les deux langues à la maison, alors qu'avec ma mère, on parlait en français. Je n'ai jamais appris le hollandais !

Dans ma chambre, les posters au mur, ce n'est que Jordan. Il n'y a aucun autre joueur. C'était mon idole, mon exemple. Je voulais faire pareil. À l'époque, les enfants rigolaient quand je disais ça. Ils répondaient : « Tu es trop petit », « Tu es trop maigre » et « Il n'y a aucun joueur français en NBA ! » « Tu n'y arriveras jamais ». Et moi, je ne sais pas pourquoi, j'avais ce truc en moi qui me disais : « Mais si, je vais y arriver ! »

Dès l'âge de 12 ans, en fait, quand j'étais en championnats de France Minimes, avec un an d'avance, voire presque deux sur certains joueurs, je voyais que je jouais bien, que je pouvais dominer. Mais quand je disais que je voulais aller en NBA, on me répondait : « Tu as la grosse tête, tu ne peux

pas parler comme ça ! » J'avais juste confiance en moi. Je m'inspirais de Jordan. Je savais que pour réussir il fallait avoir une grosse confiance en soi.

Oui, j'étais petit, oui, ce n'était encore qu'un rêve. Mais quand j'arrive à l'INSEP, le centre fédéral qui regroupe à l'époque les meilleurs jeunes joueurs français, à 15 ans, là, ça passe du rêve à un réel objectif. C'est ma mère qui m'y emmène, en 2 CV. Le coffre est plein de la première partie de ma vie. Je ne me souviens plus de la couleur des bâtiments, mais les salles Boris Diaw et Tony Parker n'existaient pas encore ! Ce que je me rappelle en revanche, c'est que le jour où ma mère me dépose, il fait beau. Peut-être un signe... Mais sur le moment, en sortant mes affaires du coffre et en allant m'installer dans ma chambre, je prends surtout conscience que c'est le début de l'aventure, je commence la « vraie vie ».

Quand j'entre à l'INSEP, que je laisse mes parents et mes frères à la maison, je me dis : « OK, mon seul objectif maintenant c'est d'aller en NBA ! » C'est comme une promesse, un engagement. Quitte à faire des sacrifices, quitte à ne pas faire la fête avec les jeunes de mon âge. Je n'ai pas touché à la cigarette, je n'ai pas touché à la drogue. Tous les

trucs qui auraient pu m'empêcher d'aller en NBA, dès l'âge de 15 ans, je n'y touche pas. À l'école, tout le monde fumait, ça faisait cool. Moi je disais : « Non, je veux aller en NBA et ça, ce n'est pas bon pour moi. » J'ai aussi arrêté de boire des sodas. À 15 ans, plus de Coca, de Fanta, de Sprite ! J'ai commencé à être discipliné, tourné vers ce seul objectif, la NBA. J'ai arrêté les bonbons aussi, alors que j'adorais ça quand j'étais petit. Quand mon père me donnait cinq francs, c'était cinq francs de bonbons ! Les seuls écarts que je m'autorisais parfois, c'était un petit fast-food, une petite pizza de temps en temps. J'adore manger, je suis un petit gourmand, je suis français, j'ai même le passeport désormais !

Très tôt, très jeune, j'ai senti la pression. Dès le championnat d'Europe Cadets, où je n'ai alors que 14 ans. Je n'avais jamais ressenti cela avant et quand tu as 14 ans, il faut réussir à vivre avec cette pression permanente. Elle ne me quittera jamais en réalité. Quand tu es l'ambassadeur d'un sport, que tout le monde compte sur toi, que tous les espoirs reposent sur toi, il faut apprendre à vivre avec ça au jour le jour. Plus tard en NBA, je vais en plus rejoindre un club, les San Antonio Spurs, où

les attentes sont omniprésentes, à chaque match. Et avec un entraîneur, Gregg Popovich, qui va me mettre la pression constamment.

En fait, je suis bien content d'avoir pu faire et voir autre chose dans mon enfance. Ma mère m'a apporté cette curiosité, cette envie de découvrir d'autres univers. Très tôt, j'ai voulu connaître le monde du business par exemple. En musique, je suis passé du rap au rock et au classique. Tout cela, c'est un peu grâce à ma mère. Même si le basket était ma priorité, mon rêve absolu, elle m'a ouvert l'esprit pour que je ne pense pas qu'au basket. Très tôt, je me suis dit qu'il n'y avait pas que cela dans la vie. Et heureusement. Ça m'a vraiment permis d'évacuer toute cette pression tombée très jeune.

La mère de mon ex-beau-père était fromagère. C'est d'ailleurs peut-être à ce moment-là que j'ai commencé à aiguïser mon palais de petit gourmand. J'adore la nourriture fine. Ça a commencé là, quand j'avais tous les fromages du monde étalés sur une table dans le garage. Je dormais dans une chambre juste au-dessus et forcément, ça donne envie, tu vas voir, t'es curieux. Je descendais, en douce, pour en goûter quelques-uns. Aujourd'hui encore, je fais des repas où je me régale avec